

toutes ces choses vulgaires... A présent, vous êtes exigeant comme on ne l'est pas, vous ne trouvez rien de bien... la bonne passe tout son temps à vous servir !

Monsieur.—Quand je vous faisais la cour, vous me disiez que la toilette vous était indifférente, que vous confectionniez vos robes vous-même, etc., etc. Depuis trois mois que nous sommes mariés, j'ai déjà payé deux notes de couturière !

Madame, hors d'elle.—Vous me reprochez mes robes, à présent !... Vous osez me les reprocher... quand c'est pour vous, oui, pour vous, pour vous !... Je n'y tiens pas, moi, à la toilette, vous savez bien que je n'y tiens pas ! Mais vous aviez l'air content... vous m'avez fait des compliments sur ma robe bleue... Vous ne vous rappelez pas, naturellement ! une petite robe en crêpe bleu, avec un petit volant dans le bas... Et puis, vous m'avez dit que la rose m'allait délicieusement... Alors... pour vous plaire... je me suis fait faire une robe rose... Vous ne vous rappelez pas, naturellement !

Monsieur, un peu attendri par le souvenir de la robe rose.—Si... si... je me rappelle, et...

Madame, sans faire attention à l'interruption.—Ah ! si j'avais pu savoir, si j'avais pu savoir !... Mais, voilà, quand vous me faisiez la cour, vous étiez aimable, prévenant, généreux, tandis que maintenant vous êtes grognon, morigéneur, pingre !

Monsieur, bondissant.—Pingre !

Madame.—Oui, pingre ! pingre ! pingre !!!

Monsieur, furieux.—Eh bien ! quand je vous faisais la cour, vous étiez douce, gracieuse ; maintenant vous êtes capricieuse, acariâtre, colère...

Madame, se levant et jetant sa serviette à travers la table.—Tenez, je m'en vais... je ne veux pas supporter vos injures plus longtemps ! (Elle fait quelques pas pour sortir, puis se jette sur le canapé et fond en larmes). —Mon Dieu ! mon Dieu !... pourquoi m'avez-vous épousée ?... pourquoi ?... puisque vous me trouvez acariâtre, capricieuse, colère... puisque vous ne pouvez pas me souffrir !...

Monsieur, bouleversé.—Je ne peux pas te souffrir, moi, je ne peux pas te souffrir ! (Se levant et s'approchant d'elle). Qu'a-t-elle, mais qu'a-t-elle donc !

Madame, sanglotant.—Vous me dites des so... so... sottises !

Monsieur.—Tu me comprends mal... Si je te dis des... sottises, c'est une manière de parler.

Madame, entre deux sanglots.—J'aime mieux une autre manière...

Monsieur, très humblement.—J'ai tort, vois-tu, je m'accuse franchement... je suis un peu vif... un peu nerveux... tout le monde l'est aujourd'hui... il ne faut pas m'en vouloir !...

Madame, levant vers lui son visage inondé de larmes.—Si j'avais pu prévoir, quand vous me faisiez la cour, que vous changeriez ainsi à mon égard !

Monsieur.—Mais je n'ai pas changé du tout, du tout... ou plutôt si... (Il s'assied près d'elle). Quand je te faisais la cour... je t'aimais... tu le sais bien... et maintenant... je t'adore !

Madame, souriant à travers ses larmes.—Bien vrai ?

Monsieur, tendrement.—En doutes-tu !

* *

Quand la femme de chambre vint pour enlever les assiettes, elle trouve Monsieur et Madame assis sur le canapé, s'embrassant, et, sur la table, la sole complètement froide et intacte.

TONY D'ULMES.

MUSIQUE

Le cinquième concert de l'Orchestre Symphonique, de Montréal, a eu lieu le 11 courant dans la salle Windsor.

Le magnifique programme qu'on avait préparé fut exécuté d'une manière très satisfaisante. Inutile de mentionner spécialement tel ou tel morceau. Tous ont été également goûtés par l'auditoire.

On ne peut toutefois passer sous silence la *Mascarade* de M. B. Gérôme, membre de l'orchestre et assistant de M. Couture comme directeur. Ce morceau, joué pour la première fois au concert de vendredi, a valu à son auteur les félicitations réunies de ses confrères de l'orchestre et du public. Il eut l'honneur du rappel, honneur bien mérité selon nous. Nous offrons nos félicitations à ce musicien de talent ainsi qu'à M. Couture pour le choix qu'il a su faire de tels artistes pour faire partie de son organisation. M. J. Vanpoucke, clarinetiste, et Mlle Terroux, soprano, ont aussi droit à nos compliments pour la manière dont ils ont rendu leurs soli. Je vous donne rendez-vous à vendredi, 25 janvier, date du prochain concert, au Windsor Hall.—J. G.

M. HENRI BRISSON

(Voir gravure)

Longtemps ses collègues écartèrent des hautes fonctions qui lui sont dévolues depuis quelque temps, ce vertueux qui, ne riant jamais, paraissait trop triste. Avec sa barbe grise, son masque d'une sévérité hautaine, sa haute stature, la froideur de son maintien, M. Henri Brisson évoque l'image de ces hommes de la Réforme qui étaient à la fois des soldats, des philosophes et des apôtres ; celui qu'on a justement surnommé l'austère Brisson possède ensemble toutes ces qualités et sa personne, qui dégage l'austérité, force le respect.

Le nouveau président de la Chambre est né à Bourges en 1835 ; il fit son droit à Paris, puis se lança dans le journalisme, collabora au *Temps*, dont la gravité déjà le séduisait, à l'*Avenir national* et à la *Revue politique*. Il entra au Corps législatif en 1869 comme député de la quatrième circonscription de Paris et fut nommé adjoint au maire de Paris après le 4 septembre 1870. Elu à l'Assemblée nationale en juin 1871, il fit, depuis lors, toujours partie de la Chambre des députés.

En 1881, M. Brisson, déjà vice-président de la Chambre, succédait à Gambetta au fauteuil présidentiel, et en 1885, il prenait, à la chute de Jules Ferry, la présidence du conseil des ministres. C'est en cette qualité qu'au cours d'une demande de crédits pour l'expédition de Madagascar, il affirma énergiquement contre M. Clémenceau la nécessité de conserver intactes nos possessions coloniales et de ne jamais faiblir dans la défense de nos droits.

M. Brisson fut trois fois candidat à la présidence de la République, contre M. Grévy, contre M. Carnot et contre M. Casimir-Perier. Mais la République ne voulut pas de ce postulant, avec lequel, suivant le mot de Gambetta, elle se serait trop ennuyée. Ses interventions à la tribune furent nombreuses et son accent mélodramatique se fit entendre en maintes circonstances retentissantes. Les incidents du Panama, que nul n'a oubliés, fournirent notamment à M. Brisson, président de la Commission d'enquête, l'occasion de très importants discours, où sa légendaire austerité donnait à sa parole une incontestable autorité.

UNE TOUTE PETITE HISTOIRE

Cœur d'or, tête folle, mauvaise éducation, telle était Mme de B...

Son mariage avait été pour elle une cruelle déception. La grossièreté de son mari, l'injustice de ses reproches, la violence de ses colères en faisaient la plus malheureuse des femmes.

—Quand la vie sera trop intolérable, je mourrai là, dit-elle un jour à un vieil ami de sa famille, en lui montrant une paisible mare, ombragée par les grands arbres qui bordaient une des dernières allées du bois de Boulogne.

La folle était capable de le faire, comme elle le disait.

Un jour que le confident de Mme de B... était venu sonner à sa porte.

—Oh ! monsieur, lui dit la nourrice qui avait élevé la jeune femme, cela va mal, ce'a va bien mal... Monsieur a frappé madame.

—Où est-elle ?

—Sortie.

—A-t-elle dit où elle allait ?

—D'abord chez son notaire, ensuite au bois. Le vieillard tressaillit.

—Donnez moi les deux enfants, commanda-t-il.

Deux bébés, garçon et fille, s'avancèrent en gambadant.

—Où les emmenez-vous ? demanda la nourrice ?

—Priez pour nous, répondit seulement l'ami.

Et, à fond de train, il se fit conduire avec ses deux petits compagnons au bois, sur la route de la petite mare.

—Tenez, dit-il aux enfants, en leur montrant un équipage qui paraissait au loin, n'est-ce pas votre voiture ?

—Oui, c'est elle,

La voiture s'arrêta... une jeune femme en descendit...

—Et votre mère ?...

—Oui, c'est maman.

—Appelez-la !

—Maman ! firent les enfants en tendant leurs bras.

—Plus haut ! plus haut !

—Maman ! maman !

Un cri leur répondit.

—Mes enfants !

La mère enleva ses enfants qu'elle couvrit de baisers en fondant en larmes.

Elle était sauvée.

—Et moi qui les avait oubliés !... oh ! je suis plus coupable que lui !

Et tombant à genoux : « Je crois en Dieu, » dit-elle.

FRANÇOIS RIVAL.

BIBLIOGRAPHIE

Les loisirs d'un homme du peuple, par G. A. Dumont ; préface par Berton-Joly. Librairie Sainte-Henriette, 1826 rue Sainte-Catherine. Prix : 50 centimes.

L'auteur a reçu la lettre suivante d'un des plus distingués membres de l'Académie française :

Je vous prie, Monsieur, de recevoir tous mes remerciements pour l'envoi de votre livre *les loisirs d'un homme du peuple*. Je n'en ai encore lu que les pages consacrées à V. Hugo. C'en est assez pour voir quel amour vous portez aux Lettres, et avec quelle délicatesse vous le sentez. Croyez que j'ai été très sensible à votre hommage confraternel et je suis votre bien dévoué.

PAUL BOURGET.

6 nov. 93.

Entretien dans un atelier de sculpteur.

—Dieu, quelle femme !

—Elle est parfaite.

—Il ne lui manque que la parole.

—C'est pour cela qu'elle est parfaite.